

**Jacques A. Bertrand**

Mariages

© Éditions Julliard, Paris, 2010

### **Mariage mixte**

L'île de Gorée ne s'éveille vraiment qu'à l'arrivée de la chaloupe d'onze heures. Avant, la vie semble se dérouler au ralenti, on n'y croit qu'à moitié. Nous sommes à la fois en Afrique et hors de l'Afrique. Les femmes ont installé lascivement leurs échoppes de fortune sur la petite place à l'entrée du port. Elles vendront peut-être une pièce de verroterie, ou une nappe teinte à la main, les deux si c'est jour de chance. Elles ont tout le temps. Seules les jeunes filles ont déjà fait entendre quelques éclats de voix ou de rire. Ces superbes gamines à la peau noire s'interpellent par leurs surnoms. Ophélie Winter ! Catherine Deneuve ! Coco Chanel ! Ophélie Winter a juré de me jeter un sort si je ne lui achète pas un collier avant le soir. Ce sont des choses qu'il ne faut pas prendre à la légère.

La « chaloupe » (une vedette de deux cents places) fait le tour de la bouée dite du Tacoma. Un navire échoué tout près du port, depuis des décennies, par quelques mètres de fond. On aperçoit Dakar, au loin, dans une espèce de brume qu'on veut croire de chaleur.

Les enfants crawlent vigoureusement, dans des gerbes d'éclaboussures, tout autour de la chaloupe, en criant : « Pièces à l'eau ! Pièces à l'eau ! ». Des touristes hésitants lancent un peu de monnaie du pont supérieur. Les gamins plongent, basculant à la façon des canards, pour tenter de récupérer les pièces qui s'en vont vers le fond en tournoyant comme des feuilles mortes alourdies. La chaloupe repart rapidement et ils s'accrochent à l'étrave ou à la poupe, se font traîner sur une centaine de mètres avant de revenir à la nage, en faisant la course. Il y a deux ans, un de leurs copains s'est fait broyer par une hélice. Ici, la fatalité s'appelle quotidien. Rien à voir avec les tragédies grecques.

Il n'y a qu'une plage à Gorée, à l'entrée du petit port dont la vie est réduite au mouvement de quelques barques de pêche, à l'arrivée et au départ de la chaloupe. Les sacs et les bouteilles en plastique dérivent au large du Tacoma, en principe.

On passe doucement la journée. Une visite au presbytère, à la maison des Esclaves. On fait des photos d'un vieux mur superbe de pierres et de troncs d'arbres entrelacés sur quatre mètres de haut – la nature et le temps nous gratifient parfois de ce genre d'œuvre d'art. Mais le temps est compté : le mur d'art s'écroulera demain à midi...

Le soir finira par tomber sur Dakar. La vie redeviendra doucement irréaliste, après la chaloupe du soir.

Mais ce jour n'est pas exactement un jour comme les autres, c'est jour de mariage. Déjà, la veille, l'île a enregistré une activité peu commune, sans être fiévreuse pour autant. Du tourisme chic avec bagages de luxe.

Dans ce petit paradis – dont quelques maisons ont conservé, intactes, les caves où les esclaves enchaînés attendaient d'être embarqués –, les privilégiés de toute couleur adorent organiser leurs fêtes. Ils s'y marient volontiers.

Ce mariage semble particulièrement riche. Les habits blancs, les chapeaux prodigieux, la robe à la traîne interminable de la mariée – superbe mulâtresse –, le frac gris perle du marié anglais, le maintien aristocratique de la parenté et des amis... Tout cela ne voyage pas en classe économique.

La population locale, curieuse, s'est massée au fond de l'église. Un beau mariage, ça porte bonheur. Et puis ça fait rêver Ophélie, Catherine, Coco et les autres. On se tasse au bas de la nef pour faire place aux retardataires. On chuchote, on racle les pieds, on s'éclaircit la voix comme si on était chargé de prononcer le sermon, tout à l'heure. On s'impatiente.

Il y a cet homme âgé qui est parvenu à trouver la place la plus éloignée de l'événement, on dirait presque qu'il se cache derrière la porte du fond. Je l'ai déjà vu, sur le port. Il passe une grande partie de sa journée à regarder la mer. Quand on le salue, il répond d'un hochement de tête assorti d'un sourire triste et las. Peut-être se sent-il toujours en esclavage,

une forme d'esclavage étrange, sans aucune tâche à accomplir. Il porte sur lui la pesanteur d'un passé indéfini, un destin, une éternité. En Afrique, Dieu lui-même n'est pas pressé. Le vieil homme n'est pas si mal habillé que ça : un tee-shirt juste un peu trop grand, un bermuda presque blanc. On raconte qu'il a été marié jadis à une très belle femme blanche qui n'a pas supporté longtemps la lenteur paisible de l'île. On ne sait pas trop de quoi il vit (de mélancolie et d'eau salée ?), ni ce qu'il contemple à l'horizon, l'histoire de son peuple, de sa race, ou bien l'avenir de l'homme...

Tout est maintenant en place, le monde chic, le monde local. Le fiancé est à son poste. Il a été conduit vers son priedieu par sa mère dont le chapeau considérable l'a obligé à pencher un peu la tête. Voici enfin la mariée, magnifique, son bouquet de fleurs de tiaré à la main, sa traîne comme une queue de comète, au bras d'un jeune mulâtre, son frère sans doute. Quelqu'un applaudit qui se fait rabrouer par ses voisins : lieu sacré, jour sacré, devoir de recueillement...

Mais ce n'est pas pour ça que la mariée a l'air soucieux. Elle a balayé du regard les rangs des invités et c'est le fond de l'église qu'elle scrute. Soudain, elle plante son bouquet dans les bras du fiancé, enroule une partie de sa traîne sous son bras et se dirige résolument vers le fond de la chapelle. Un frisson parcourt les deux assemblées, la Noblesse et le Tiers état. Elle s'en va ?

Non. Elle fend la foule et va chercher le vieil homme qui pensait être dissimulé à la vue par le grand battant de bois,

le tire par le bras, lui fait remonter la nef et l'installe d'autorité sur le premier banc, à côté de sa future belle-mère - sous le bord de son chapeau, pour être exact. La mariée reprend son bouquet, le prêtre ses esprits. Le vieil homme se tient assis bien droit, les genoux serrés. Il arbore le même sourire triste et las qu'on lui a vu sur le port. Les murmures qui ont succédé au frisson s'éteignent peu à peu. Les invités s'efforcent de sourire d'un air entendu. Chez ces gens-là, on a le bon goût de ne s'étonner de rien.

Ce sera tout de même une belle cérémonie.

Bien sûr, on reparlera de l'incident. Ce soir à la fête, à voix basse et plutôt réprobatrice, demain matin sur le petit marché, à voix faussement chuchoteuse, et enjouée, comme on en use avec les secrets éventés. Les étrangers, dont je suis, se feront confirmer par Coco Chanel, à moins que ce ne soit par Catherine Deneuve ou Marilyn Monroe, que notre vieil homme est bien le père de la mariée. Celui-ci aura peut-être déjà repris son poste de veilleur face à l'océan.

Puis on attendra tranquillement la chaloupe d'onze heures.